

La quittance de loyer : [suite]

Autor(en): **Bonhomme, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 29

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tion à personne, mais, telle est la force de l'habitude, qu'à la minute exacte il s'interrompt, brosse toujours du même coup de coude automatique les genoux de son pantalon un peu salis par la poussière, tend la main s'il y a lieu, reçoit son salaire sans mot dire, ou bien salue sa cliente, dit : « Après-demain, » puis court s'occuper d'une autre commande pressée, ou servir une abonnée qui ne plaisante pas sur le chapitre de l'exactitude.

Cé diablo d'ardzeint.

Quand bin on a età fé dein stu mondo po vivrè lè z'ons avoué lè z'autro et que dâi seimbliâ qu'on dussè adé bin s'accordâ et bin s'amâ, lâi a oquiè que gravè que cein aulè coumeint cein dévetrai allâ : c'est cé diablo d'ardzeint, qu'on ein a jamais prâo, et qu'on fâ totè lè z'herbès dè la St Djan po s'ein garni lo bosson. Dein totè lè condechons, c'est lo mémo refredon : dè la mounïa ! dè la mounïa ! L'est veré que po lè pourrès dzeins, l'âo z'ein faut po poâi sè garni lo pétro ; mâ cliiâo que sont lo plie einradzi après la brâza, c'est lè retsâ et cliiâo que n'ein ont pas fauta.

Assebin, que ne fâ-t-on pas po accrotsi cauquiès centimes : on met lo fû, on assassinè, on robè, on ein-dieusè, on dit dâi meintès, on fâ lè bracaillons, on sè fâ dâi procès, on sè mariè, pas po la pernetta, mâ po sè z'etius, on brocantè lo vin et on lo galizirtè, on sè nièzè dein lè ménadzo, et on sè fâ mémameint mômier. Enfin quiet ! tot lo mau dè stu pourro mor do vint dè cé diablo d'ardzeint, kâ du lo taupi dâo Mau-bordzet tanqu'âo râi dè Prusse, tsaon l'a po maitrè et la mâiti dâo teimps on arrètè lo balancier dè sa concheince po l'avâi.

On iadzo qu'on l'a, on lo soigné, à mein qu'on ne sâi rupian âo soulon, et l'est maugrâ sè qu'on lo depeinsè, kâ on tint dix iadzo mè à lo gardâ que dè gardâ sè pe proutso pareints.

Djan à Sami étâi moo, et sa fenna, coumeint dè justo, fe fèrè la bière, crozâ la foussa et preparâ lo repè po lo dzo dè l'einterrâ. Quand lè pareints furont ti quie, on coumeincâ pè dinâ, po allâ âo cimetiro ein après ; mâ dévant dè modâ, ion dè cliiâo pareints fe à la fenna :

— Cousena Fanchette ! porrai-t-on pas vairè lo cousin onco on iadzo devant dè l'einterrâ, kâ mâ farâi pliési dè revairè onco cé pourro Djan ?

— Eh ! y'a bio fèrè ; allâ pi âo pâilo derrâi iô que l'est la bière, que lo couvai n'est pas onco crotsi.

Lo cousin lâi va avoué on part d'autro et quand l'ont découvai la bière, Djan à Sami avâi lè ge advai et seimbliâvè que rizâi, que cliiâo lurons aviont dè la peina à crairè que l'étâi moo.

— Ditès vâi, cousena Fanchette, se fe lo cousin ein revegneint âo pâilo dévant, vo faut pas vo pressâ dè l'einterrâ, kâ n'a pas l'air d'étrè bin moo ; vo faut renvoyi dè cauquiès dzo.

— Diabe la reinvoyâ, repond la Fanchette ; y'é dza bin prâo z'u dè tracas dinsè, et ora que lè frais sont fé, faut que partè.

Et ye sont partis.

Un de nos abonnés nous communique la réclame qu'on va lire, cueillie dans un journal de Paris, et que nous trouvons charmante. On ne peut recommander les grands magasins de la *Belle Jardinière* dans un langage plus captivant. Jamais la célèbre Revalessière, jamais les pillules suisses, ni les pastilles Géraudel, ne nous ont été offertes avec des accents aussi poétiques et entraînants.

Lettre d'un sénateur à sa femme.

RONDEAU.

Air de la *Corde sensible*.

En te quittant, je t'ai promis, ma bonne,
De mon voyage un récit détaillé.
J'ai, dans le train, dormi depuis Narbonne
Jusqu'à Paris, où l'on m'a réveillé.

Pas de voiture ! Et juste il pleut à verse.
Je pars à pied, c'était bien hasardeux ;
Car tout-à-coup un camion me renverse
Au coin du quai, dans un ruisseau boueux.

« Vous ne pouvez rester dans cette ornière,
Monsieur ! me dit un aimable étranger.
Tenez, voici la *Belle Jardinière*,
Vous trouverez là de quoi vous changer. »

J'entre et je dis : « Je voudrais qu'on me mette
Un vêtement complet du meilleur goût ! »
On m'apporta gilet, chapeau, jaquette,
Gants, pantalon et chemise, enfin tout.

On eut bientôt réparé mon naufrage ;
J'étais fort beau, soit dit sans vanité.
Enfin, pour comble, un superbe équipement,
Des magasins à l'hôtel m'a porté.

En me voyant, certes tu serais fière,
Car mon complet m'habille comme un gant.
Voilà comment la *Belle Jardinière*
De moi, ma chère, a fait un élégant !

CLÉMENT MAREAU.

LA QUITTANCE DE LOYER.

V

Ivre de joie, Edmond accepta le siège qu'on lui tendait. La jeune modiste s'assit sur le bord de son lit. Elle reprit bientôt :

— Allez, monsieur, une jeune fille, à Paris, a bien de la peine à gagner sa vie... Surtout dans notre métier de modiste, quand elle n'est aidée par personne... Et le commerce va si mal !... Si vous saviez comme les clientes regardent à se faire un chapeau neuf ! Nous n'avons guère que d'anciennes choses à arranger... Encore, la plupart du temps, les personnes veulent-elles se charger de fournir la *forme*, le ruban, le velours ; de sorte que nous ne gagnons presque rien.

— Cependant, observa Edmond, enchanté de continuer cet agréable tête-à-tête, on doit encore payer un chapeau assez cher ?

— Trois francs de façon, monsieur.

— Comment ! vous faites un chapeau pour trois francs ?

— Quand on nous fournit les rubans et la forme, oui, monsieur... Vous pensez qu'avec cela on a bien du mal à vivre... Surtout, ajouta Mlle Rose en regardant timidement Edmond, lorsqu'on est comme moi... absolument seule.

— Ainsi, mademoiselle, vous n'avez pas de... famille ?

— Personne, monsieur ; il ne me restait plus qu'un frère ; il est mort dans l'expédition du Tonkin... on l'a jeté à la mer.

— Le pauvre garçon ! murmura Edmond, qui se sentait plein de compassion pour la jeune orpheline.

— J'ai bien encore un oncle, poursuivit Mlle Rose : il m'avait même dit qu'il ne m'oublierait pas et qu'à sa mort il me laisserait son petit avoir ; mais je lui ai écrit deux fois et mes lettres sont restées sans réponse... Il est vrai que je lui demandais un peu d'argent...

— Il habite Paris ?

— Non, monsieur ; il est à Douai, mon pays natal.

— Ah ! vous êtes Douaisienne ?

— Oui, monsieur.

Cependant l'heure s'avancait ; si attrayant que parût l'entretien, Edmond comprit qu'il devait y mettre un terme pour redescendre. Il se leva, mais avant de partir, il ne put s'empêcher de dire à la jeune fille :

— Mademoiselle, comme vous avez bien su tirer parti de votre petite chambre !

— Vous trouvez ?

— C'est charmant, chez vous.

— Vous êtes bien indulgent.

— Du tout... Et c'est gai, c'est mignon, c'est gentil, avec ces chapeaux suspendus, ces fleurs...

— Oh ! il y a au contraire bien du désordre, dit Mlle Rose en essayant de remettre différentes choses à leur place.

— Il y a même un fourneau, une petite batterie de cuisine...

— Il faut bien, monsieur ; car cela coûte trop cher de prendre tous ses repas au restaurant !

— Oh ! Dieu ! pensa Edmond, et c'est si monotone de dîner toujours en tête-à-tête avec ma tante ! si Mlle Rose pouvait de temps en temps venir nous tenir compagnie !

Ah ! cela paraissait dur, de quitter cette chambre, sans seulement pouvoir mettre un baiser au bout des jolis doigts roses de la jeune fille. Et pourtant, il fallait partir.

— Mademoiselle, dit Edmond en faisant quelques pas vers la porte, je vous demande pardon de vous avoir dérangée et retenue si longtemps.

— Du tout... du tout, monsieur...

— Ainsi, vos raisons ne sauraient être meilleures ; ma tante les comprendra parfaitement et vous accordera tout le temps nécessaire.

— Vous croyez ? Oh ! que vous serez gentil de lui dire cela !

— N'ayez aucune crainte, mademoiselle.

Comme Edmond avait ouvert la porte, il la repoussa tout contre et dit à la jeune fille :

— Si vous croyez même, mademoiselle, ne pas pouvoir payer votre terme ce mois-ci, vous pourrez attendre jusqu'au terme prochain... Vous donnerez le tout ensemble.

— C'est trop de bonté ! exclama la jeune modiste toute confuse et comprenant qu'une telle bienveillance traduisait, à n'en pas douter, une sympathie des plus vives de la part du jeune homme, je vous en serai vraiment bien reconnaissante !

— Mais il n'y a pas de quoi... mademoiselle.

Pour se donner une contenance, Edmond n'avait pas cessé, pendant toute la durée de sa visite, de rouler la quittance entre ses doigts. Au moment du départ, absorbé par une préoccupation tout autre que celle du loyer, il ne pensa plus à cette quittance ; ou peut-être espérait-il tirer profit de sa maladresse ; toujours est-il qu'il la laissa tomber. Mlle Rose se précipita pour la ramasser, et comme Edmond se baissa au même moment, sa bouche effleura la joue de la jeune fille.

Edmond se releva, les lèvres toutes parfumées du

baiser volé. D'un regard il implora son pardon ; mais un autre regard de Mlle Rose lui laissa comprendre qu'il était tout pardonné ; et quittant, avec la joie au cœur, la chambrette de la modiste, il ne fit qu'un bond dans l'escalier pour arriver chez lui.

(A suivre.)

TOURNURES.

A propos des nouvelles modes, qui se répandent de plus en plus chez nos paysannes, on nous raconte qu'une jeune femme de La Côte, voulant se faire une tournure, fixa des attaches à un petit coussin de berceau et se l'adapta sur la partie du corps qu'elle voulait rehausser. Ainsi attifée, elle se rendit au marché de Rolle. De retour au village, elle dut immédiatement préparer le dîner de son mari. En femme soigneuse, elle ôta vivement sa robe pour ne point la salir, et courut à la fontaine laver la salade, vêtue d'une jupe seulement, comme cela se voit assez fréquemment à la campagne, surtout le matin.

Il n'y aurait donc rien eu là de bien extraordinaire, si cette brave ménagère n'avait pas complètement oublié d'enlever le coussin, qui apparaissait comme une bosse de chameau chaque fois qu'elle se penchait sur son ouvrage. Mais on se figure les rires des passants et des commères du voisinage. Il y a bientôt deux ans que le fait a eu lieu, et cependant chaque fois qu'elle passe dans le village, il est rare que quelque méchant gamin, caché dans un coin, ne lui crie pas de toute la force de ses poumons : Hé ! le coissin !

Une jeune fille a épousé un vieillard.

— Comme il est courbé ! dit l'un des invités en parlant de l'époux.

— C'est, répond un autre, pour faire croire à un mariage d'inclination.

Réponses et questions.

C'est par erreur que nous avons donné samedi une charade qui avait déjà paru.

Question.

Dans quel pays les habitants peuvent-ils le plus facilement se passer de montre ?

Prime : Un petit couteau de poche.

L. MONNET.

Tir fédéral. — Le soussigné, ancien détenteur de l'Hôtel de l'Ecu de Genève, à Begnins, fait savoir aux visiteurs du tir fédéral, qu'il a pris un établissement rue de Lausanne, près de la sortie des trains suisses, et qu'ils trouveront chez lui des vins vaudois de première qualité.

WYMAN, cafetier.

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & fils, Lausanne.